

Rapport
de M. Serge FRANTSOUZOFF,
Professeur à l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg,
Membre du jury, sur le dossier présenté par M. Mounir ARBACH
en vue de l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches
(sous la direction du Professeur François VILLENEUVE)
à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Mesdames et Messieurs, chers Collègues !

Avant tout je voudrais féliciter le public, notamment les spécialistes des études sudarabiques qui se sont réunis dans cette salle, à l'occasion de cette soutenance. Les chercheurs qui se dévouent corps et âme à la documentation épigraphique du Yémén préislamique sont si peu nombreux que chaque thèse préparée par l'un parmi eux, surtout celle d'Habilitation, doit être considérée à juste titre comme un repère dans le développement de la sabéologie, quoique ce nom ne soit pas encore généralement admis pour cette branche des études orientales classiques. Nous, les sabéologues, sommes heureux d'être contemporains de l'époque héroïque dans l'histoire de notre domaine de recherches, de telle époque qui a irrévocablement passé pour l'égyptologie ou l'assyriologie. Tout comme aux temps de Joseph Halévy et d'Eduard Glaser la découverte d'une nouvelle inscription est beaucoup plus importante qu'une dizaine de ses interprétations sophistiquées.

M. Mounir Arbach qui a eu l'audace de remettre à notre jugement son dossier rédigé en vue de l'obtention de l'Habilitation à Diriger des Recherches est un représentant hors de pair, par ses talents et son assiduité, de la communauté internationale des sabéologues-épigraphistes. Licencié en langue et littératures arabes à l'Université de Damas en 1981 il a fait ses premiers pas dans les études sudarabiques, quand il avait déjà une trentaine d'années. Néanmoins sa contribution à cette branche des sciences humaines est impressionnante. Son dossier qui est bien structuré en témoigne d'une manière claire et nette. Il faut souligner qu'il comprend non seulement trois volumes

reliés, à savoir le Mémoire de synthèse, le Mémoire scientifique inédit et le Recueil de ses articles les plus significatifs, mais aussi sept ouvrages de recherches publiés en 2002–2008.

Il serait injuste d'oublier aujourd'hui la thèse de Doctorat (nouveau régime) soutenue par M. Arbach à la fin de septembre de 1993 à Aix-en-Provence. Enclin à l'autocritique, même à une sorte d'acribie il l'a laissée inédite, mais son 1^{er} volume qui contient le seul dictionnaire de la langue minéenne rédigé jusqu'ici est devenu un outil indispensable pour les Sudarabisants. Il faut souhaiter qu'« un projet d'éditer un nouveau dictionnaire minéen » annoncé dans le Mémoire de synthèse (p. 16) soit réalisé le plus vite possible.

Le Mémoire de synthèse démontre d'une façon évidente l'étendue de l'érudition de M. Arbach. Il est difficile de trouver un secteur géographique, historique ou thématique des études sudarabiques où il n'a pas laissé ses traces. Le royaume de Saba' qui exerçait son hégémonie culturelle et souvent politique sur l'ensemble du Yémen antique dès la formation de la civilisation sudarabique jusqu'à son déclin a attiré naturellement son attention. Bien sûr il n'a pu passer sous silence le synchronisme sabéo-assyrien (voir n° 51 dans la liste de ses articles scientifiques), mais c'étaient les relations de Saba' avec les cités-États du Jawf sur lesquelles son intérêt de chercheur a été concentré (voir, en premier lieu nn° 36, 54, 55, 68 de la même liste). Inspiré par sa nature romantique que j'incline à considérer comme l'un de ses avantages, plutôt qu'un défaut il essayait même d'identifier Abīwathan fille de Yasaq'il avec la reine de Saba' (voir n° 18), mais cette hypothèse fascinante s'est effondrée. Son examen des nouvelles inscriptions provenant du Jabal Riyām qui constitue l'un des plus grands centres religieux du Yémen préislamique lui a permis de préciser la liste des rois de Saba' au II^e siècle de l'ère chrétienne (voir n° 70) ainsi que d'esquisser une carte politique et tribale de la péninsule Arabique au III^e siècle de l'ère chrétienne (voir n° 59 et n° 60 fondés sur les données uniques extraites de Jabal Riyām 2006-17).

La contribution de M. Arbach dans les études pluridisciplinaires du patrimoine du Jawf est tellement considérable qu'il est digne du titre de « minéologue ». En dehors du lexique minéen sa thèse de Doctorat contenait la grammaire de cette langue épigraphique sudarabique et la liste de son onomastique qui demeure jusqu'à présent la plus complète. Après de longues réflexions il a décidé de rejeter l'étiquette « madhābien » proposée pour ce phénomène linguistique et culturel et de retenir le terme « minéen ». Sa découverte des origines du royaume de Ma'īn au 8^{ème} siècle avant l'ère chrétienne lui a muni des arguments convaincants en faveur de ce choix terminologique (voir p. 15 du Mémoire de synthèse). Il faut souligner que Mounir Arbach n'est point un savant de cabinet, mais un chercheur de terrain et qu'il n'a pas seulement fixé (le plus souvent en photographies) des inscriptions et aussi des pièces anépigraphiques, mais a sauvé plusieurs d'elles provenant dans leur grande majorité des sites pillés du Jawf. Plus que la moitié de ses ouvrages (voir nn° 4–8 dans leur liste) sont consacrés à l'édition de ces objets conservés maintenant grâce aux soucis de M. Arbach dans le Musée national de Sanaa. Au cours des opérations de leur rachat des mains des fouilleurs illégaux Mounir a démontré un vrai caractère de militant et risquait de perdre beaucoup plus que sa bibliothèque scientifique.

Qatabān et le Ḥaḍramawt n'ont pas évité à leur tour des interventions de l'auteur de cette thèse. Deux exemples suffisent. L'article que M. Arbach a écrit en collaboration avec Muḥammad 'Abd al-Qādir Bāfaqīh et qu'on a publié il y a vingt ans (voir n° 2 dans la liste des articles) constitue un fondement solide pour la restitution de la chronologie des souverains du royaume du Ḥaḍramawt. Tout au début du nouveau millénaire il a réussi à examiner et éditer un texte qatabānite historique d'une portée primordiale, gravé sur une sorte d'« autel de victoire » qu'un habitant de Say'ūn a apporté au Musée archéologique de cette ville (voir n° 12). Son contenu nous a permis d'inscrire dans le contexte militaire et politique de l'ensemble de l'Arabie du Sud des centaines d'inscriptions découvertes à l'oasis de Raybūn par les missions Soviétique et Russe et de

révéler la fin tragique de ce centre du culte païen péri finalement dans les flammes d'incendies au cours d'un assaut entrepris par les troupes qatabānites au 1^{er} siècle de l'ère chrétienne.

M. Arbach a osé effectuer un raid victorieux dans les études épigraphiques de l'époque monothéiste : il y a deux ans il a publié sous le sigle Ma'sal 3, en collaboration avec Alessia Priolella, une nouvelle inscription rupestre découverte en 2008 à la distance de 215 km à l'ouest d'al-Riyāḍ. Ce texte sérieusement endommagé qui date de 474 de l'ère chrétienne détruit un stéréotype enraciné depuis longtemps parmi les historiens du Proche-Orient au Haut Moyen Âge. Il s'agit d'un préjugé de nature géopolitique selon lequel dans sa lutte contre l'hégémonie des puissances chrétiennes, telles que Byzance et Axoum, le royaume de Ḥimyar devrait trouver en Iran son allié naturel. En contradiction totale avec cette opinion l'inscription Ma'sal 3 témoigne que le roi ḥimyarite judaïsant Shuraḥbi'il Yakkuf (Yankuf selon l'hagiographie) qui a organisé la première persécution des Chrétiens de Nagrān à l'instigation des rabbins menait en même temps des opérations militaires contre les Sassanides dans la région de *Ḥt-n* que M. Arbach a identifié à juste titre avec le toponyme arabe al-Khaṭṭ qui désignait le littoral arabe du Golfe Persique.

Donc il n'était point facile pour Mounir Arbach de choisir le thème central de ses recherches pour en construire le noyau de sa thèse d'Habilitation. Finalement il a arrêté son choix sur les trois premiers siècles de l'existence de Saba' et des cités-États du Jawf qu'il a décidé d'étudier à travers le prisme de leurs interrelations très étroites. Je crois qu'il ait pris en considération deux raisons principales. Il avait dans sa disposition les sources épigraphiques (et même iconographiques !) uniques sur cette région du Yémen et sur cette période qu'il a découvertes lui-même. En outre, pour comprendre le sens de l'existence de toute civilisation, percevoir sa vraie essence il faut aller jusqu'à ses origines. Et Mounir Arbach s'est précipité courageusement à la rencontre de son destin académique. Le résultat est devant nous. Un volume de 200 pages qualifié comme Mémoire scientifique inédit et intitulé *L'Arabie du Sud : de la cité-État*

au royaume (VIII^e–VI^e s. av. J.-C.) représente une version préliminaire, mais bien réfléchie d'une monographie fondamentale qui pour la première fois dans les études sudarabiques dévoile le mécanisme de la formation d'État au Yémen antique. La structure de cet ouvrage répond à sa destination. Dans le 1^{er} chapitre son auteur a effectué une analyse exhaustive des problèmes chronologiques. Il s'est concentré sur tous les synchronismes, intérieurs et externes, qui remontent au 2^{ème} quart du 1^{er} millénaire avant l'ère chrétienne et concernent l'Arabie du Sud. Les trois chapitres suivants (II–IV) sont consacrés à la restitution du développement de Saba' et de cinq cités-États du Jawf attestées jusqu'ici, Nashshān, Kaminahū, Haram, Qarnā (ou Ma'īn) et Inabba', durant les trois siècles de leur histoire. Pour cette époque M. Arbach a réussi à esquisser une succession des souverains de Saba' et à proposer une restitution des dynasties locales aux cités-États sur la base des documents épigraphiques dont la partie considérable reste encore inédite. La lecture du volume produit un effet très fort. Son auteur s'est levé au-dessus du niveau d'un commentaire historico-philologique des documents épigraphiques en rédigeant un vrai ouvrage de synthèse. Il a dégagé une tendance prédominante du processus historique dans la partie sud-ouest de la péninsule Arabique à la 1^{ère} moitié du 1^{er} millénaire avant l'ère chrétienne qui consistait dans l'annexion des cités-États qui étaient plus faibles par celles qui sont devenues plus fortes et dans la transition quasi-définitive (mais parfois réversible) d'une phase assez primitive de cité-État à une phase plus développée de royaume territorial.

Bien sûr dans cet ouvrage il y a plusieurs détails qu'on peut et qu'il faut discuter, de défauts plus ou moins graves. Certains d'entre eux sont dignes d'être mentionnés dans la partie critique de ce rapport.

La conclusion de M. Arbach sur le déclin de Saba' après le règne de Karib'il Watār (pp. 148–156) paraît douteuse. À mon avis il s'agissait plutôt du renforcement des autres royaumes que de l'affaiblissement de Saba'. Quant à Qatabān, le long titre de ses souverains ne serait pas un argument décisif en faveur d'une période d'apogée et de prospérité que ce royaume entama à partir

du VI^e siècle avant l'ère chrétienne (p. 175). Cette énumération de toutes les régions qui se trouvaient sous le pouvoir de ses *mukarrib*s aussi bien que l'emploi d'une vague expression « descendance de 'Amm » au lieu des Qatabānites pour désigner leurs sujets devraient correspondre à une structure fragile et peu centralisée de ce royaume qui existait toujours sous la menace de désintégration.

Le refus d'une hypothèse selon laquelle « le titre du *mukarrib* ne pouvait être porté simultanément par plus d'un souverain en Arabie du Sud » (p. 42) me paraît un pas très positif vers la conception correcte du régime politique en Arabie du Sud antique. Pourtant l'identification du *mukarrib* à une sorte d'empereur n'est pas totalement rejetée par M. Arbach qui met la perte de ce titre en relation directe avec « une perte des territoires que Saba' avait conquis ou mis dans sa sphère d'influence durant les VIII^e et VII^e s. av. J.-C. » (p. 165). Je voudrais lui recommander de revenir à l'hypothèse d'Avraam Loundine qui a proposé de faire une distinction entre les fonctions des *mukarrib*s et des rois qu'il considérait comme chefs militaires et a tâché d'établir un parallèle entre ces deux titres, d'une part, et des titres d'*ensi* et *lugal* à Sumer, de l'autre¹. Selon A. Loundine, l'expression *b-mlk-hw* qui est maintenant attestée au début non seulement de *RÉS* 3945, mais de l'inscription DAI Şirwāḥ 2005-50 signifie « quand il fut le chef militaire » ce qui correspond très bien au contenu de ces deux textes, tandis que Mounir Arbach l'a traduit simplement « durant son règne » (pp. 43, 105).

Le titre *kbr/Ḥḍrmwt* dans Haram 12 devrait signifier « chef des négociants du Ḥaḍramawt (à Haram) » et pas « un *kabīr* de Haram dans le Ḥaḍramawt » dont la présence dans ce texte M. Arbach ne sait expliquer (p. 128).

C'était le wādī de 'Irmā qui abritait le royaume du Ḥaḍramawt et pas la vallée du Ḥaḍramawt (p. 92) qui dans l'antiquité était connue sous le nom de Sarīrān.

¹ Voir A. G. Loundine, *Gusudarstvo mukarribov Saba' (sabejskij eponimat)*, Moscou, Nauka, 1971, pp. 294–295 (résumé en français).

Une série de remarques concerne la translittération des noms de personne qui est conventionnelle, il est vrai, mais en premier lieu se fonde sur la vocalisation des noms propres analogiques dans l'onomastique arabe. Suivant ce principe il faudrait rendre dhū Shamīr (p. 95) comme dhū Sammar² et Marta' (p. 105) comme Muratti³. Les variants Dādīkarib et Khālīkarib paraissent préférables à Daddkarib (p. 113) et Khilkarib (pp. 145, 147). Les anthroponymes Ilīnabaṭ / 'lnbṭ et Ilīmanbaṭ / 'lmbṭ devraient désigner deux rois différents de Nashshān. Si on accepte l'opinion de M. Arbach selon laquelle ce seraient deux variantes du nom du même souverain (pp. 114, 120), il faudrait admettre que les noms Sharāḥīl et Shuraḥbi'il attestés dans l'épigraphie sudarabique aussi bien que dans les généalogies arabes pourraient être portés par la même personne.

Si on prenait l'héritage scientifique de J. Pirenne dans son ensemble, il faudrait reconnaître qu'elle a distingué finalement quinze périodes paléographiques principales désignées par les caractères latins majuscules (jusqu'à O)⁴ et pas six, comme M. Arbach croit (p. 19).

Moi-même, je n'ai jamais divisé la période paléographique récente (désigné comme R.) des inscriptions ḥadramawtiques des temples de Raybūn en deux phases, comme M. Arbach prétend (p. 32). Par contre, je soulignais toujours que cette période se distingue par l'homogénéité parfaite de sa documentation épigraphique.

La comparaison de l'adoption de l'écriture alphabétique d'origine syro-palestinienne par l'Arabie du Sud avec l'emprunt de l'alphabet phénicien par les Grecs (p. 6) paraît fragile et superficielle, puisque ces derniers ont changé d'une manière principale la nature de l'alphabet consonantique et n'ont jamais adopté ni le panthéon des Phéniciens, ni leur onomastique.

² En plus, sur p. 174 le nom homonyme d'un souverain ḥimyarite est translittéré comme « Shammar ».

³ Ce nom est attesté dans la généalogie des Kindites (voir W. Caskel, *Ġamharat an-nasab. Das genealogische Werk des Hišām ibn Muḥammad al-Kalbī*, Leiden, E.J. Brill, 1966, vol. I, tabl. 233; vol. II, p. 179).

⁴ Voir J. Pirenne, *Les témoins écrits de la région de Shabwa et l'histoire. Fouilles de Shabwa, I*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1990 (IFAPO, BAH. T. 134), tabl. I-IV.

Comme J. Ryckmans a scrupuleusement démontré, l'écriture des documents sudarabiques écrits sur bois devrait être définie comme « minuscule », mais malgré ça M. Arbach continue de la nommer « cursive » (voir p. 7).

Il y a des références bibliographiques qui ne sont pas incluses dans leur liste complète à la fin de l'ouvrage : voir, par exemple, GARBINI 1984 (p. 5) ou AL-ḤAJJ 2012 (p. 45). Malheureusement cet ouvrage aussi bien que le Mémoire de synthèse est plein de fautes d'impression.

Malgré ces remarques critiques mon avis sur le dossier de M. Mounir Arbach est très favorable. Il n'y a aucun doute qu'il se distingue par un haut niveau professionnel et que son auteur est digne d'obtenir l'Habilitation à Diriger des Recherches.

St. Pétersbourg, le 13 décembre 2018

Serge A. FRANTSOZOFF, Docteur habilité en histoire,
Professeur, Chef du Département des études proche-
et moyen-orientales à l'Institut des Manuscrits Orientaux
de l'Académie des Sciences de Russie (St. Pétersbourg),
Directeur d'études à la Chaire de la sémitologie et
des études hébraïques de la faculté Orientale
de l'Université d'État de St. Pétersbourg

ПОДПИСЬ *С.А. Франтсузов*
УДОСТОВЕРЯЮ:

ПОМОЩНИК ДИРЕКТОРА

ГАВРИЛОВА Т.А.

